

Cinéma

Six années d'or auprès de Fellini

Gérald Morin, Vence (F)
cinéaste et journaliste

CULTURE

Il aurait eu 100 ans le 20 janvier 2020. Ses films restent des monuments dans l'histoire du cinéma mondial. *La strada*, *La dolce vita*, *8½*, *Amarcord*, *Casanova*, *Et vogue le navire* continueront longtemps à nous faire rêver. Jeune assistant réalisateur de séries de télévision à Genève, je voulais absolument le rencontrer et travailler avec lui. Mon rêve s'est réalisé.

Gérald Morin a été l'assistant de Federico Fellini de 1971 à 1977. En 2001, il a co-fondé à Sion la Fondation Fellini pour le cinéma. En 2013, il réalise *Sur les Traces de Fellini*, un documentaire produit par Artémis film production. Il a été durant 10 ans le rédacteur en chef de *CultureEnJeu* et a collaboré avec *choisir* dans les années 70.

Je pris le prétexte d'une interview pour me rendre dans la Ville éternelle où Federico Fellini (1920-1993) tournait *Roma*. Je débarquai donc à Rome le jeudi 29 juillet 1971, avec déjà en poche mon billet de train de retour, le temps de trouver Fellini et d'obtenir cette interview pour *choisir*. Deux journées de recherche pour savoir que le tournage avait lieu dans le *Trastevere*, ce quartier populaire de la capitale proche du Vatican. Deux nuits sur le plateau sans oser aborder le Maestro, trop impressionné que j'étais par l'imposante machine fellinienne en action.

Finalement, le lundi 2 août à 18h30, je pris mon courage à deux mains et profitai d'une pause entre deux plans pour passer discrètement sous les cordes de sécurité. Très intimidé, tout en surmontant ma peur, je lui demandai: «Puis-je regarder le tournage?», n'arrivant pas à formuler plus loin ma requête. Le regard sombre, quelque peu agacé, il scruta sans pudeur ce jeune barbu aux cheveux longs, car nombreux étaient ceux qui venaient l'importuner pour obtenir du travail. «Eh bien, regardez!» répondit-il avec rudesse.

Je le pris au mot. Renonçant à rentrer en Suisse, je ne quittai plus l'équipe du film pendant plusieurs semaines. À force de me voir jour et nuit derrière les cordes, discret dans mon coin, à prendre des notes, aidant de temps en temps un assistant à bloquer la circulation ou un machiniste à déplacer son lourd matériel, il envoya sa scripte puis une assistante pour me questionner. Enfin, il vint lui-même me parler, regardant avec curiosité et quelques doutes tous ces carnets que je remplissais consciencieusement de croquis et de commentaires sur sa direction d'acteurs.

Au bout d'un mois, comme je me débrouillais en plusieurs langues, il commença par me confier le courrier qui lui arrivait de l'étranger, puis m'engagea comme secrétaire privé. Pendant le doublage de *Roma*, il m'emmenait tous les mardis chez lui, au 110, Via Margutta, partager de bons petits repas avec Giulietta Masina. Puis il me proposa d'écrire quelques textes sur ses films et me prit plus tard comme second assistant à la réalisation sur *Amarcord* et *Casanova*.

Un voyage initiatique

Je passai ainsi six années à ses côtés, durant cette période d'or de sa création qui donna naissance à sa trilogie de la maturité, cette grande autobiographie imaginaire entièrement reconstruite. Un long voyage initiatique partagé entre *Roma*, dans cette métropole à la fois réelle et réinventée de 1939 à 1970, avec un Fellini adulte, observateur plongé dans le magma de l'anonymat et quelque part prisonnier de la matrice de la Ville éternelle; *Amarcord*, dans cette Rimini provinciale bercée de souvenirs nostalgiques mais aussi aigres-doux de 1934 à 1935, avec un Fellini enfant, rebelle et frondeur, partagé et écrasé entre famille, religion, école et fascisme; enfin *Casanova*, à travers un voyage continué dans une Europe du XVIII^e siècle évoquant, par des répétitions sans fin, un avenir sans lendemain, avec un Fellini-Casanova vieillissant, désabusé, qui, par cette fiction très personnelle, affrontait avec inquiétude son propre avenir.

Parfois Fellini me demandait de répondre à sa place à des interviews écrites. «Tu sais très bien ce que je vais dire, alors vas-y.» Au dernier moment, il y ajoutait quand même

sa petite touche personnelle. Six longues années à lire, à trier et à répondre souvent à des courriers venus de tous les continents, quand Luis Buñuel disait son plaisir d'avoir visionné *Roma* à Lausanne (en compagnie de Freddy Buache), quand Maurice Bédart était encore sous le coup de l'émotion pour avoir vu *Amarcord* à Milan, quand Georges Simenon déclarait avoir pleuré pendant la projection du *Casanova*, quand l'agent d'acteurs Georges Beaume suggérait Alain Delon pour le rôle de Casanova, quand Alice Sapritch voulait s'imposer pour interpréter la marquise d'Urfé, quand le producteur Marcello Danon proposait à Fellini de réaliser *La cage aux folles* ou quand Rolf Liebermann lui demandait de mettre en scène, à l'Opéra de Paris, *L'enfant et les sortilèges* de Maurice Ravel...

Six années à chercher les interprètes les plus inattendus. La géante la plus grande du monde (2m32) repérée aux États-Unis. Une danseuse de night-club, splendide afro-américaine disparue des pages de *Playboy* depuis dix ans, finalement retrouvée en Suède, enceinte jusqu'aux dents; et Fellini de m'accuser ironiquement de l'avoir mise dans cet état pour qu'elle ne puisse pas tourner dans son film. Un acteur évanoui dans la nature et réapparu seulement deux ans plus tard à sa sortie de prison. Un autre comédien dont j'annonçais la mort à Fellini mais que ce dernier, n'y croyant pas, m'obligeait de continuer à chercher: «On ne sait jamais!» me disait-il. Ah, j'oubliais! Je n'obtins jamais l'interview que Fellini renvoyait de jour en jour.

Casanova, scène du château de Wurtemberg, 1976. Debout: Federico Fellini, Gérald Morin et Christopher Cruise. Assis: les acteurs Dudley Sutton, Élisabeth Kaza et Donald Sutherland de dos. © Collection Gérald Morin. Photo: Pierluigi Praturlon / Reporters Associati & Archivi



Cinéma

Six années d'or auprès de Fellini

Un perpétuel dessinateur

Il n'y avait pas que le cinéma qui l'occupait. Très tôt, Fellini commença à dessiner et, dès l'âge de 18 ans, il publia puis travailla pour différentes revues satiriques. Quand il était au Studio 5 de Cinecittà, dans son petit bureau privé de la Via Sistina ou plus tard dans celui de Corso Italia, Fellini occupait les temps morts en prenant ses feutres de couleur et en les faisant courir sur des feuilles de papier, griffonnant tout ce qui lui passait par la tête. Il dessinait aussi pour expliquer à ses décorateurs et costumiers l'espace, la dimension, les dispositions et l'esprit du décor tels qu'il les voulait; la forme, l'ampleur et les couleurs des costumes tels qu'il les voyait, ou pour donner au coiffeur-maquilleur les transformations qu'il voulait voir apparaître sur le visage des acteurs choisis. Il le faisait également pour rechercher un personnage de son prochain film, en écoutant un visiteur ou en parlant au téléphone.

Quand il était hors de son bureau, il utilisait n'importe quel support, papiers, nappes, serviettes de table, menus de restaurant, programmes de concert ou photographies de magazine, qu'il modifiait selon son humeur. Avec un stylo, souvent le sien, ou avec un simple Bic qui coulait parfois, ou encore le feutre noir d'un assistant assis près de lui à la table de mixage, il crayonnait, biffait, ratulait, dessinait...

Les dessins les plus élaborés et les plus fantastiques restent ceux des rêves qu'il faisait et qu'il notait le matin au réveil. Il les développait dans deux grands albums qu'il avait fait réaliser tout exprès. Ces pages contiennent la représentation très colorée des lieux et des personnages des rêves, accompagnée très souvent du récit de ces voyages nocturnes griffonné de sa propre main.

Dessiner, pour Fellini, était aussi une manière de tuer le temps. Quand, durant un repas, il n'avait plus envie de parler, il écoutait d'une manière distraite et donnait corps aux traits des convives par des esquisses, des caricatures, que souvent il déchirait par la suite. Ses assistants, sa script-girl, ses techniciens, son scénariste du film en chantier apparaissaient fréquemment sous ses feutres de couleur. C'était un peu sa manière à lui de prendre davantage possession de ses compagnons de route, comme Liliana Betti, sa secrétaire-assistante *alter-ego* pendant plus de vingt-cinq années, ou Norma Giacchero, sa *script-girl* de toujours.

Fellini signait rarement ses dessins, qu'il considérait comme des ébauches, mais il y ajoutait parfois sa griffe quand il en faisait cadeau à la personne croquée ou quand ils étaient destinés à la publication. Il lui est même arrivé de signer *Mattisse* un dessin qu'il venait de donner à un acteur de doublage qui insistait pour avoir ce croquis signé par le Maître. Et Fellini de répliquer à la personne interloquée: «Tu voulais une signature célèbre, eh bien maintenant tu l'as!» Jamais il n'aurait pensé qu'on présenterait un jour ses dessins dans une exposition. Quand ce fut le cas en 1977 à Zurich, à la galerie Daniel Keel, il en est resté à la fois gêné et ému.

Un accro du combiné

Tout aussi indispensable que les feutres de couleur, l'était pour lui le téléphone. « Franchement, déclarait Fellini, faussement irrité, je ne me reconnais pas dans le personnage de l'adorateur fanatique de l'usage du téléphone que depuis des années amis et collaborateurs présentent avec une malice amusée ! » Malgré ses vains démentis - démentis qu'il donnait même au téléphone - Fellini ne pouvait se passer de cet appareil de communication.

Il est à rappeler qu'il détestait les réunions mondaines et favorisait surtout les relations individuelles. Il tenait rarement en place dans un fauteuil. Il aimait être en mouvement et avant tout se déplacer en voiture de nuit à travers la ville de Rome tout en parlant avec son compagnon de route. Dès qu'il arrivait dans un nouveau lieu, son premier réflexe était de repérer *il telefono* qui allait lui permettre de se déplacer dans l'espace-temps sans quitter sa tanière de l'instant.

Par téléphone, il cultivait des relations intimes; la présence virtuelle de son interlocuteur avait l'immense avantage de ne pas devenir trop oppressante et physiquement envahissante pour lui. Une présence tenue par un fil qu'il pouvait couper quand il le voulait, sans sentiment de gêne ou d'irritation. « J'estime qu'une solitude peuplée de voix est préférable et bien plus exaltante qu'une proximité physique opaque et insignifiante », déclara-t-il un jour.

Au téléphone, il pouvait aussi mentir tranquillement, sans avoir à en rougir, lui qui ne rougissait que lorsqu'il disait la vérité. Il pouvait se confier ou écouter, comme dans un confessionnal. Il parlait tout en desinant, griffonnant, coloriant. Et, selon l'humeur ou l'intensité de la con-

versation, ses dessins prenaient des formes sensuelles ou agressives. Un coup de fil impromptu lui permettait en outre d'appeler à la rescousse durant le week-end ses *Fellini's Angels*, ses assistants ou ses proches collaborateurs, ou bien de vérifier les occupations de chacun.

Car cet instrument lui donnait aussi la possibilité de jouer comme un enfant avec ses interlocuteurs. À son domicile de Via Margutta, Fellini répondait toujours aux appels en prenant la petite voix de Maria, sa gouvernante, et pour éconduire les intrus il déclarait le plus tranquillement du monde : « Le docteur Fellini n'est pas là. Il est en voyage à Paris. » Pendant la préparation de *Casanova*, l'acteur italien Gian Maria Volonté, pressenti pour le rôle du chevalier de Seingalt, téléphona un dimanche matin à Fellini pour parler du rôle. Ce dernier, en décrochant l'appareil, répondit avec la douce voix de Maria et continua la conversation pendant plus d'une demi-heure affirmant qu'elle, Maria, « l'admirait tant dans ses films et que le *Dottore* ne cessait de parler de lui comme du futur Casanova avec un grand enthousiasme ». Plus les compliments de la fausse Maria fusaient, plus Volonté exultait, plus Fellini en rajoutait. Une fois la conversation terminée, chacun des deux protagonistes en référa avec fierté à son entourage. La farce circula dans toute la ville. Volonté, échaudé, renonça au Casanova en demandant pour le rôle un cachet excessif.

Si jamais dans l'autre monde il y avait une centrale téléphonique, je suis persuadé que le Maestro nous aurait déjà appelés. Il n'aurait pas pu s'en priver. ■

En savoir plus :

Bernardino Zapponi
Mon Fellini, Paris,
de Fallois 2003,
198 p.

Tullio Kezich
*Fellini: sa vie et
ses films*,
Paris, Gallimard
2007, 416 p.

**Collectif de 40
auteurs**
Tout sur Fellini.
*Édition du
centenaire*
Rome, Gremese
2019, 571 p. de
texte et 120 photos
en couleur.